

nent, qu'il existe deux puissances distinctes par leur nature et leur objet, toutes les deux venant de Dieu, toutes les deux souveraines chacune dans leur sphère, pouvant se préparer ou s'unir selon des conditions équitables réciproquement acceptées. Ce dogme, à la fois humain et divin, est regardé comme l'un des palladiums de la liberté et de la civilisation, et malgré l'influence des préjugés nationaux, nulle intelligence ne comprendrait plus une religion puisant sa vie à la même source que les droits et les intérêts temporels, gouvernée par les mêmes lois et soutenue par les mêmes mains. Notre siècle, Messieurs, s'est ouvert sous ces grands auspices d'un traité entre les deux puissances, entre la société catholique représentée par un vieillard dont le prédécesseur était mort captif, et la société française représentée par un jeune consul, mais que la victoire avait vidé avant le temps et préparé par un de ces offices solennels qui fondent ou qui sauvent les nations. A sa voix, malgré le sourire encore vivant du dix-huitième siècle, les enseignes de la République et la croix de Jésus-Christ se baissèrent pour se reconnaître et se toucher, et l'Europe étonnée, voyant le vainqueur des Pyramides couvrir cet embrassement de la magie de son renom, connut que Jésus-Christ était encore le maître du monde.

Je devrais m'arrêter là; Messieurs, car que dire de plus? Que reste-t-il dans le miracle de la catholicité qui ne soit révélé à votre admiration? Peut-être, Messieurs, peut-être! De la race et de la nationalité naissent dans le cœur de l'homme l'amour de la patrie, sentiment profond et exclusif, qui se nourrit de l'histoire du passé et des souvenirs de notre vie personnelle, où se rapporte tout ce que nous avons vu, fait et été, depuis les jours bénis de notre enfance jusqu'aux agitations de notre maturité et à la perspective de notre tombeau. Là, tout est saint, là, rien n'est à perdre; aucune transaction ne doit toucher le seuil d'un endroit de notre âme aussi révéré. Mais, notre inscription dans une autre société, qui est universelle, notre adhésion à des pensées et à des lois d'un ordre plus grand, notre association à d'éternelles destinées ne flétriront-elles pas jusqu'à sa racine l'amour de la patrie? Ici, Messieurs, vous du moins qui êtes chrétiens, vous pouvez répondre pour moi. Vous savez avec quel art Dieu a fondu dans votre cœur le sentiment catholique et le sentiment patriotique; par quel mouvement simple et inaperçu de vous-même, vous ne faites qu'une seule chose de la maison de votre enfance, de l'Eglise, du cimetière, des bois, des champs, de la prière et de l'amitié, chers et pieux éléments de votre vie, dont elle n'est pas plus embarrassée que la fleur ne l'est de la terre où elle puise sa sève et du ciel où elle respire. L'histoire du monde répond à l'histoire de votre cœur. Elle a dit assez haut quels furent partout, dans les batailles et dans les conseils, le dévouement des catholiques, aux jours où la patrie le réclame. Elle a dit si le patriotisme a diminué dans le monde depuis Jésus-Christ, et si, comme autrefois, parce que le temple s'est agrandi, on ne combat plus pour l'autel et le foyer, ces deux choses sacrées que les anciens ne séparaient pas. Le doute n'est pas possible à cet égard. Chaque nation catholique a eu ses Machabées; la religion a pris parti dans leur gloire et leurs intérêts sans cesser d'être universelle, elle a bûni sans trahison les drapeaux opposés, elle a chanté la victoire et honoré la défaite à la fois, comme Dieu, du haut de son trône, malgré la diversité des peuples et des événements, étend sur tous l'impartialité passionnée de son amour. Nul ne s'y trompe; tout le monde sent que la patrie et l'Eglise, le sentiment national et le sentiment religieux, loin de s'exclure, se fertilisent l'un par l'autre, s'élèvent l'un par l'autre, et que, touchant à la poitrine de chacun de nous, le ciel et la terre y rendront ce cri célèbre :

A tous les cœurs chrétiens que la patrie est chère!

Comment cette fusion a-t-elle pu s'opérer? Par quel mystère le temps et l'éternité rendent-ils en cela le même son? Peu nous importe de le couvrir, découvrir ou de l'ignorer. Acceptons les bienfaits de Dieu, même quand nous ne savons pas dans quel trésor il les a puisés. C'est lui qui a fait la patrie, c'est lui qui a fait l'Eglise, c'est lui qui a fait aussi l'amour qu'il nous demande pour tous deux.

Ma tâche est accomplie, Messieurs; le prodige de la catholicité vous est connu tout entier. Il a sa racine première dans l'unité publique des esprits fondés par la doctrine catholique; cette unité a reçu une organisation qui n'en est point séparable, et qui en fait un corps vivant doué de tous les attributs du pouvoir social; et enfin, l'unité doctrinale et organique, en dépit des résistances de la nature et de l'humanité contre toute expansion illimitée, a fini par s'épanouir en ce royaume universel que l'Ecriture appelle le Royaume de Dieu.

Toutefois, Messieurs, ce royaume n'est pas universel d'une universalité absolue; on y entre par un acte de volonté, on en sort aussi par un acte de volonté. Plusieurs d'entre vous lui sont encore étrangers je les conjure de voir s'ils doivent plus longtemps lui refuser leur obéissance. Ont-ils loin de lui assis leurs idées dans le repos? Ont-ils rencontré quelque unité dans les esprits? Sont-ils satisfaits d'eux-mêmes et du monde? S'ils ne le sont pas, que tardent-ils à entrer dans le royaume de l'immutabilité, de l'unité, de l'universalité? Les merveilles qu'ils ont entendues sont assez visibles pour émouvoir leur intelligence, et la lumière qui leur manque encore est celle même qui les attend au sanctuaire, et qu'on ne voit jamais du dehors. Je les appelle donc à l'intérieur; je leur dis: Venez et goûtez. Un jour du dedans vous vaudra mieux que mille du parvis.

(Lu suite au prochain Numéro.)

MOUVEMENT RELIGIEUX.

Tous les yeux, aujourd'hui, sont ouverts sur la situation religieuse de l'Allemagne. Bâti en bûche par le bélier du rationalisme, ou plutôt du radicalisme religieux, l'édifice protestant, qui était déjà lézardé de fond en comble, menace ruine, et les efforts du piétisme dogmatique, combinés avec ceux du pouvoir politique, ne pourront retarder sa chute. La Réforme le comprend elle-même, et les cris de désespoir qui sortent de ses rangs ressemblent beaucoup à un *saure qui peut*.

Dans ces circonstances, il devient de plus en plus nécessaire de suivre les principaux organes du protestantisme germanique dans le développement si varié de leurs idées de reconstruction. Quant à l'édifice, tel qu'il est, de l'aveu de tous, on ne peut ni le réparer ni le conserver. Mais, autant ils sont d'accord sur ce point, autant ils s'entendent peu soit sur le système à suivre, soit sur les causes de la ruine imminente de ce qu'ils appellent l'Eglise protestante. Ce double dissentiment donne lieu à de curieuses révélations, et nous les enrégistrons avec empressement.

On sait que le gouvernement prussien, se croyant fort intéressé à maintenir le fantôme d'une Eglise protestante, a mis toutes ses espérances dans un congrès politico-ecclésiastique qui doit s'assembler à Berlin. Ce sera une sorte de consultation médicale à laquelle assisteront des docteurs appelés de toutes parts au secours d'un malade désespéré. Mais, avec une prudence qui lui fait honneur, le roi de Prusse a envoyé d'avance des hommes de l'art pour examiner dans les hôpitaux étrangers les divers traitements qui y sont en usage; car ce n'est pas tout que de connaître la nature et l'étendue du mal, il faut encore se prévaloir de l'expérience de ceux qui ont eu à traiter des cas semblables. D'ailleurs, où n'existent ni règles fixes ni traditions, quoi de plus naturel que de se mettre en quête de précédents? Qui sait? on en trouvera peut-être qui seront du goût des médecins, et qu'abandonnés à eux-mêmes, ils n'auraient jamais en l'esprit d'imaginer.

Le gouvernement prussien a donc envoyé dans la Grande-Bretagne le pasteur Sydow, prédicateur de la cour et de la garnison de Potsdam, avec mission d'examiner à fond les constitutions si opposées des Eglises d'Angleterre et d'Ecosse, et de voir ce qu'on pourrait leur emprunter au profit de cette pauvre Eglise protestante d'Allemagne, que les docteurs assemblés à Berlin doivent créer, fonder ou ressusciter; nous ne savons vraiment lequel. Il est bon de savoir que le docteur Bunsen, qui s'est rendu si tristement célèbre en niant hardiment à Rome l'existence de la convention *Spiegel*, que lui-même avait négociée et signée à Berlin, avait déjà pris l'initiative en formulant un projet de constitution évangélique dans un ouvrage intitulé: *De l'Eglise de l'avenir*. Il y propose un système hiérarchique entièrement semblable à celui de l'Eglise catholique, mais qu'il affecte (est-ce ignorance ou mauvaise foi?) d'emprunter à l'Eglise église d'Angleterre. Il veut que la monarchie soit partagée en provinces ecclésiastiques, sous le gouvernement d'archevêques, d'évêques, de doyens et de pasteurs; mais il ne les investit d'aucune véritable autorité (on sait que le protestantisme n'en veut point); car il n'accorde à ses archevêques eux-mêmes que le vain honneur de présider des synodes provinciaux dont les délégués se réuniraient plus tard, et sauf le bon plaisir royal, en un synode national. Tous ces synodes seraient d'ailleurs composés d'un nombre de laïques fort supérieur à celui des membres ecclésiastiques.

Le pasteur Sydow, loin de suivre le docteur Bunsen dans son système d'administration anglicane, paraît avoir concerné toutes ses affections sur le système presbytérien de l'Ecosse. Il y voit le beau idéal d'une Eglise libre et entièrement indépendante du pouvoir politique. Dans la préface de son voyage de découverte ecclésiastique, il déclare nettement que depuis qu'il connaît enfin le système écossois, un jour nouveau s'est montré à son intelligence, et qu'il voit nettement aujourd'hui, grâce à cette bienheureuse lumière, que les protestants d'Allemagne n'ont, ni ne forment une Eglise. Il en conclut que la première chose à faire est de leur en fabriquer une, afin qu'ils aient au moins quelque chose à défendre contre les attaques multipliées de leurs adversaires. Il veut donc que l'on mette incessamment la main à l'œuvre, et que tous concourent à l'édification d'un temple élevé d'après les dessins des architectes indépendants de l'Ecosse. Selon lui, ce n'est qu'à cette condition, que la réforme germanique pourra, une fois en sa vie s'arrogé le titre d'Eglise.

Le gouvernement prussien acceptera-t-il la théorie de l'émancipation complète de son Eglise évangélique? consentira-t-il à admettre que la licence est un moyen efficace et durable d'organiser sa société religieuse? Il est permis d'en douter, et d'ailleurs la théorie sydowienne, quelque séduisante qu'elle soit, a le malheur de déplaire à beaucoup d'évangélistes. Le sieur Brunz, par exemple, n'a rendu compte de l'ouvrage du pasteur de Potsdam que pour l'attaquer à peu près en tous points, et cela par des arguments qu'il est bon de connaître. Il commence par admettre sans hériter (puisse le lecteur nous pardonner cette traduction littérale) que l'Eglise protestante n'existe point comme sujet perceptible, différentiable, et doué d'organes propres à lui assurer la conscience de son être et un libre mouvement qui s'y coordonne; mais, reprend-il, c'est là précisément ce qui la distingue de l'Eglise catholique, d'où il suit que le docteur Sydow et tout ceux qui, comme lui, prétendent donner au protestantisme la forme même apparente d'une Eglise, se font involontairement les complices de la doctrine contre laquelle ils prétendent élever un boulevard.

On dit, ajoute le critique, que l'Etat doit nous abandonner à nous-mêmes dans notre lutte contre l'Eglise catholique, ce qu'il ne faut pas que, sous